

## LU

**Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime.****Roger Chartier****Coll. U H, Seuil****Les usages de l'imprimé.****Sous la direction de Roger Chartier****Éd. Fayard**

Roger CHARTIER est connu du public s'intéressant au livre et à la lecture grâce à la publication exceptionnelle -en ampleur et en qualité- d'une histoire de l'édition qu'il a dirigée et dont le quatrième volume est paru récemment.

La même érudition transparaît dans **Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime** et dans **Les usages de l'imprimé**. Le premier réunit des articles de Roger CHARTIER - des études de cas, dit-il - parus dans diverses revues. Le second est le fruit de deux séminaires de l'école des Hautes Etudes et les chapitres sont signés par des auteurs différents. Leurs lecteurs y apprendront une multitude de choses sur l'imprimé et les manières de lire entre le début du XVI<sup>e</sup> siècle (au moment où l'imprimé prend sa forme et s'affranchit de celles de manuscrit) jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous n'en citerons que deux, anecdotiques, glanées au fil des exposés. Imaginez-vous qu'à la veille de la Révolution, dans les grandes villes, 40% des domestiques et 35% des salariés possédaient au moins un livre ? (Même s'il suffit d'avoir un almanach, un livre de piété ou de technique professionnelle pour être considéré comme tel.) On sait aussi qu'un siècle plus tôt, la possession privée du livre était infiniment moins partagée. Au début du XVIII<sup>e</sup>, le pourcentage d'analphabètes masculins dans les classes populaires est de 75 à 80% chez les jardiniers affaneurs et maçons, de 50% chez les menuisiers charpentiers et domestiques, de 35% chez les cordonniers et les boulangers, de 30 % chez les ouvriers en soie.

Il arrive que les deux livres se recoupent. Leurs sujets sont proches, même si les modes d'approche se veulent différents. Dans le premier, Roger CHARTIER essaie de montrer que le clivage habituellement établi par les historiens entre culture des élites, entre appartenance sociale et pratiques culturelles, n'est pas fondé. La frontière entre peuple et puissants, masse et élite, pour ce qui regarde les manières d'être et de penser, est floue et mobile. Pour la bonne raison que l'imprimé -moyen pédagogique puissant- a servi au roi, à l'église, à la Cour pour imposer des croyances et des comportements. Roger CHARTIER montre bien, en effet, quel instrument de diffusion de modèles et donc de domination est l'écrit et comment les pouvoirs ont su s'en servir (même si, pendant longtemps, c'est l'image plus que le texte lui-même qui joue un rôle) que ce soit au niveau des règles de conduite, des arts de mourir, des pratiques religieuses ou festives.

Pourtant, malgré sa richesse documentaire et sa minutie, la démonstration n'est pas entièrement convaincante.

D'abord, sans doute, parce que, comme le note lui-même l'auteur, *"le difficile est bien sûr de pouvoir reconstruire le rapport pratique qui lie celui qui écrit, les lecteurs qu'il suppose et pour lesquels il parle et ceux, réels, qui dans l'acte de lecture produisent une signification du texte"*.

Ensuite, parce que cette volonté de "domestiquer" et de soumettre le peuple suppose bien qu'il y a une différence. Dans le chapitre consacré aux fêtes populaires, Roger CHARTIER montre bien pourquoi cette différence effraie les élites par ce qu'elle exprime d'anarchique, de contestations et de résistance à ce nivellement. La diffusion, grâce à l'écrit, des règles de comportement et des valeurs élaborées à la cour ou par l'Église en direction du reste de la population a, peut-être, rendu indiscernables les frontières culturelles si l'on ne considère que les classes bourgeoises et citadines.

La démonstration est moins pertinente en ce qui concerne les masses paysannes. Qu'avaient en commun Mme de Sévigné et les faneurs dont elle parle dans une de ses lettres ? La distance est telle et la lecture si rare dans la France rurale d'alors...

N'est-ce pas l'école de la IIIe République qui opérera cette généralisation ? Enfin, quand Roger CHARTIER note que "*l'étude des usages de l'imprimé indique en contrepoint une différenciation accrue dans les modes d'appropriation des matériaux typographiques, comme si la distinction des pratiques était générée par la divulgation même des objets dont elles s'emparent*", il décrit ce phénomène de "dissimulation" dont parle PASSERON<sup>1</sup> ou de "distinction" pointé par BOURDIEU et qui va à l'encontre de cette idée d'unicité culturelle.

À propos de la bibliothèque Bleue ou des lectures paysannes, on retrouve dans l'étude de Roger CHARTIER cette notion de "pacte littéraire large", exprimée par Jean-Claude PASSERON à propos de Don Quichotte, à savoir qu'il n'y avait pas d'oeuvres écrites spécifiquement pour les milieux populaires. Les éditeurs de Troyes ne font qu'adapter des écrits, lus par tous les publics, savants ou non, aux lecteurs à qui ils destinent leurs publications? La volonté d'acculturer se fait grâce à des écrits permettant toutes les lectures possibles.

Dans les textes composant le deuxième volume, **Les usages de l'imprimé**, apparaît, parmi d'autres, l'évolution historique qui mène de "l'alphabétisation phonétique" à "l'alphabétisation de compréhension", de la lecture orale publique et partagée à la lecture silencieuse et intime. Comment ne pas s'interroger sur les techniques d'enseignement de la lecture qui ont maintenu des approches de l'écrit de plus en plus inadaptées ?

On le voit, ces deux ouvrages offrent d'innombrables éléments susceptibles d'alimenter la réflexion la plus exigeante.

Michel Violet

---

<sup>1</sup> La notion de pacte, Jean-Claude Passeron, AL n°17 p.55